



HAL
open science

**Le livre de Joseph Grünpeck sur la mentulagre,
autrement dit la maladie française (1503). Traduction
intégrale par Jacqueline Vons**

Jacqueline Vons

► **To cite this version:**

Jacqueline Vons. Le livre de Joseph Grünpeck sur la mentulagre, autrement dit la maladie française (1503). Traduction intégrale par Jacqueline Vons. 2019. hal-02154318

HAL Id: hal-02154318

<https://hal.science/hal-02154318>

Preprint submitted on 12 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le livre de Joseph Grünpeck sur la mentulagre, autrement dit la maladie française (1503)

Traduction intégrale par Jacqueline Vons

f° 1-Épigramme de G. Gadius en remerciement à Joseph [Grünpeck]

Alors qu'un mal furieux nouveau sévit sur les hommes, que la douleur et le poison les harcèlent tous et qu'aucun médecin ne peut promettre un secours certain ni empêcher la contagion d'un mal inconnu, toi, Joseph, qui as éprouvé les fureurs de cette maladie, tu nous en indiques les remèdes : en nous enseignant d'où proviennent les semences du mal. Tu apportes ton aide à la Nature, tu nous donnes ce qu'Hippocrate jadis donna aux Grecs, Musa aux Latins. Aussi quiconque aura été blessé par ces traits, devra recourir à ton art s'il veut obtenir sa guérison. Et, une fois guéri, il devra te décerner des honneurs égaux à ceux que la Grèce tout entière rendit à Hippocrate.

f° 1v-Aloysus Marlianus à l'auteur. Salut et prospérité

Comment ne pas t'être reconnaissant, quand tous les hommes le sont ? Alors que sous le souffle d'une maladie inconnue et étrangère, la nature, mère des hommes et souvent leur marâtre, non contente d'avoir condamné l'Europe par tant de maux, l'a presque entièrement ravagée, l'humanité te doit encore davantage de reconnaissance, car tu l'as prise en pitié et grâce à ton expérience, tu dévoiles l'origine du mal, tu en découvres les causes et, en étant utile à toi-même, tu es utile à tous ; ton ouvrage sera apprécié, il sera utile ; je lui souhaite de vivre, afin que les hommes vivent ; certes, mes éloges ne sauraient être à sa hauteur, mais je l'admire et le loue, parce que je considère qu'on ne doit pas être malade pour le louer ; si les hommes m'entendent, pour ne pas passer pour des malades, tous loueront ton ouvrage. Adieu.

Chrétien Umhauser au lecteur

Salut, lecteur grand ami des arts libéraux. Alors qu'une maladie pernicieuse et très meurtrière, inconnue de notre siècle, s'était emparée des misérables mortels, et que personne, à notre connaissance, n'avait été assez habile pour apporter un remède actif et efficace à cette affection (que l'auteur nomme avec raison et bon sens « mentulagre »), un homme, Joseph Grünpeck, eut pitié des plaintes des hommes et de la gravité de leurs souffrances ; il était Secrétaire de l'Empereur, homme d'une éloquence brillante et d'un très grand savoir ; pour rendre service et mériter la reconnaissance de tous les hommes atteints par cette abominable contagion, il a édité un savant petit ouvrage où il décrit l'origine de la maladie et sa nature, le régime à suivre et les

remèdes salutaires les plus accomplis, dans un style d'une admirable élégance, et en prenant sur ses moments de loisir. Ce petit livre (et je parle en toute franchise) est clair, élégant, agréable et travaillé avec un goût exquis ; il apportera surtout aux malades un soulagement à leur souffrance et un secours très efficace, s'ils obéissent aux recommandations de Joseph à l'éloquence fleurie.

f° 2

Préambule de Joseph Grünpeck de la nation allemande sur la mentulagre, une maladie pestilentielle inconnue des siècles précédents

J'ai vu ces derniers temps en provenance de tous les coins du monde d'horribles fléaux et afflictions s'abattre en grand nombre sur le genre humain, et parmi eux une espèce de maladie qui se déchaîna, depuis l'occident à travers la France, si cruelle, si horrible et si honteuse, qu'on n'a jamais vu ni connu rien de plus atroce, de plus terrible et de plus sale sur la terre. Elle s'arrêta d'abord sur l'Insubrie¹, comme un amoncellement de nuages d'orage, puis elle fut poussée par la force des vents à travers le vaste espace du ciel à travers toute la province de Ligurie² et s'abattit comme une horrible et pestilentielle pluie de venin sur l'armée française (que le roi Charles avait rassemblée par hasard à cet endroit, poussé par l'ambition et le caprice de soumettre l'Italie) ; là, elle frappa quelques soldats et quelques habitants d'une souillure si grande, si repoussante, si putride, elle les tortura de douleurs si grandes que le langage humain peut à peine les exprimer. De là, obéissant aux lois de la contagion, cette infection s'avança à travers toute la Ligurie et sur toutes les rivages de l'Italie, à travers l'Allemagne, l'Espagne et toutes les parties du monde, pour affliger prodigieusement le genre humain et lui infliger les plus cruelles tortures. Ayant vu des hommes si misérablement tourmentés par ce mal cruel, n'ayant pu contempler sans effarement ce prodige inconnu, je fus très désireux d'en connaître l'origine, à savoir de quelle source il émanait, de la volonté des dieux, de l'œuvre des astres, d'une machination des destins ou d'un jeu de la fortune ; je désirais aussi savoir quelle était sa nature, de quel nom l'appeler, quelles propriétés devaient avoir les remèdes pour le combattre. Je ne donnai aucun répit à mes efforts

f° 2v

tantôt examinant les calculs des astronomes portant sur les conjonctions de planètes, tantôt recherchant les secrets de la nature et les mystères des livres sacrés, jusqu'à ce que j'eusse acquis une connaissance et une intelligence suffisantes de ces choses, que j'ai rassemblées ensuite dans un petit livre (dont le titre est *Le mal français*). Mais peu de temps après, dans la ville d'Augsbourg, alors qu'à la demande de certains de mes camarades et compagnons d'armes, je donnais un banquet où participaient non seulement Bacchus et Cérès, mais aussi Vénus, au milieu de nos plaisirs s'avança l'ennemie qui nourrit les pestes des hommes, la contagion, dardant d'innombrables traits de cette infection ; sa vue nous terrifia, nous laissâmes le festin et nous

¹ Terme antique. Région de Gaule transpadane. Nord du Pô (capitale : Milan)

² Province maritime de Gaule cisalpine, entre Pô et Méditerranée

prîmes tous la fuite. Mais à peine avais-je franchi les portes d'Augsbourg pour fuir dans la campagne – alors que je m'efforçais de chasser la terreur répandue dans mes membres glacés en raisonnant sur d'autres sujets–, que la funeste divinité me surprit traitreusement et me blessa très grièvement. Atteint dans tout mon corps par cette blessure, je restai près de deux ans à l'écart de la société de l'Empereur, du commerce de mes amis, et du soin à donner à toutes mes affaires ; couché sur des lits de fortune, éveillé, je me voyais contraint de forger en vain mille formes de réflexions et autant de figures imaginaires. Cependant, le temps, la solitude, le coût des frais, l'oubli de choses importantes (comme cela arrive quand on est séparé de son maître) commencèrent à me peser, tout comme ce que j'aurais dû dire en premier, les désagréments des pustules, les ulcérations du corps, les douleurs dans les articulations, sans réussir à trouver un soulagement dans le petit livre que j'avais publié peu de temps auparavant³; j'absorbai et bus les remèdes [*pharmaka*] de tous les médecins (du moins je réussis à en avoir beaucoup), potions, électuaires, pastilles et boissons, afin de recouvrer le plus vite possible une bonne santé. Mais je ne pus rassembler mes forces d'autrefois, ni par l'aiguillon de leur zèle, ni par la vertu d'aucun médicament, et je sentis que ce poison [*tabes*] enlevait peu à peu les forces des parties du corps

f° 3

sans lesquelles aucun mortel ne peut vivre : dans cette situation désespérée, je renonçai aux médecins et à leurs médicaments, pour me tourner vers la barbarie de chirurgiens et d'hommes cupides qui, laissant toutes leurs officines crasseuses, s'égaillent (grâce aux magistrats qui le tolèrent) dans les provinces, les villes et les maisons, pour le malheur de l'humanité, et qui rivalisent auprès des malades pour un gain honteux ; je fis donc appel à leurs remèdes empiriques, peu sûrs et pénibles. Lorsque je me rendis compte qu'auprès d'eux, je ne faisais rien sinon rester à regarder mes douleurs et à battre de la paille ou du chaume (pour ainsi dire), je rejetai tous leurs avis, je me suis armé de mon courage contre cet ennemi si cruel et je marchai au combat ; par une observation particulièrement attentive et minutieuse, j'appris que cet ennemi fatal est l'œuvre pernicieuse de Saturne et de Mars, qu'il s'abat sur les hommes à leur insu et sans douleur, et qu'il commence à manifester sa puissance destructrice dans le foie, d'abord en brûlant complètement le sang, ensuite, en attaquant les lieux voisins, le cœur, le poumon, la rate et les testicules, il met la bile, la pituite et l'atrabile en-dehors de leur emplacement naturel. Alors, le poison qui a vicié ainsi les humeurs continue à parcourir les veines, les artères, les nerfs, les articulations et la chair, jusqu'à ce qu'il ait placé tout le domicile de l'âme sous son intolérable joug ; enfin, lorsque toutes les parties internes lui sont soumises, il expulse ses excréments, c'est-à-dire les pustules [*pustula*] et les palpules [*verruca*], à la superficie de la peau, et ainsi, quand il ne rencontre plus aucune résistance du corps, il en prend possession entièrement. L'arrivée de ce poison, sa disposition, sa nature, ses circonstances, son genre et son espèce, sa force et sa puissance, tout cela j'ai appris à le connaître à fond, en partie sur moi-même, en partie sur les corps de mes compagnons, de tempéraments divers, qu'il avait réduits presque à un état de complète consommation, j'ai ressenti ce mal, je l'ai

³ *Tractatus de pestilentia Scorra sine mala de Franzos*, 1496.

abondamment observé et je l'ai appréhendé ; en implorant l'aide divine, j'attaquai le foie, où le poison est le plus fort, avec toutes mes forces armées, puis j'incisai les veines

f° 3v

dites hépatiques et je fis couler une grande quantité de sang corrompu ; ensuite je commençai à attaquer l'ennemi avec un armement composé de substances échauffantes, de bols et de potions agréables pour l'attirer vers la superficie de la peau, et en même temps je lançai dans mes intestins plusieurs espèces de pilules et de potions médicinales, grâce auxquelles j'ai exterminé ce qui restait du mal, et j'ai triomphé de mon adversaire grâce à mon ingéniosité et à mon stratagème.

Aussi, joyeux de ma victoire, rendu à moi-même, je pris la plume et j'écrivis tout ce qui s'était passé, dans l'ordre, mais avec beaucoup plus de détails, de clarté et de profit [que dans le livre précédent], et en donnant son véritable nom (à mon avis) à cette maladie. Que les « mentulagrés », c'est-à-dire les hommes souffrant de la mentulagre (car tel est le nom que j'ai imposé à cette maladie enragée) feuilletent et re-feuilletent soigneusement cet opuscule ; en suivant ses instructions et avec l'aide de Dieu très grand très puissant, tous vaincront leurs tourments.

Donné à Burckhausen, le troisième jour avant les nones de mai, l'an mille cinq cent trois, la dix-huitième année du règne de Maximilien.

*

Le livre de Joseph Grünpeck concernant la mentulagre qui est une maladie terrible et nouvelle

Comme, depuis ma jeunesse, j'avais été pris d'un incroyable désir de tout voir et de tout entendre, je voulus une fois pour toutes adapter mon genre de vie à cette inclination, j'ai donc commencé par quitter le sol paternel pour aller dans des pays étrangers et pourchasser la nouveauté. Je portai mes pas en premier lieu vers l'Italie, lieu dépositaire de prodiges et de merveilles. À peine avais-je atteint les rives du Tibre qu'une voix horrible s'éleva du fleuve : « Va-t-en, fuis, prends garde à toi ! C'est d'ici que sortira une peste qui bouleversera le monde entier ! ». À ces mots, je ne fus pas moins épouvanté que si la violence imprévisible de la foudre avait aliéné mon esprit et brouillé ma raison. Dans cette épouvante, je ne sais quel génie me transporta dans une forêt obscure. Là, je passai trois jours au milieu d'angoisses sans nombre. Car pendant tout ce temps des cris pitoyables et des lamentations d'effroi ne cessèrent de frapper mes oreilles ; la terreur glaça mes membres et me fit dresser les cheveux. Alors, j'en appelai à toutes les forces de mon corps et de mon esprit pour aviser à ma fuite et je m'éloignai de ce lieu d'une distance équivalente à un jet de pierre. Là, de nouvelles plaintes et lamentations provoquèrent ma sueur et mes larmes. Je commençai à jeter les yeux de tous côtés pour chercher à voir quelque chose, mais aucun être vivant ne se présenta à ma vue. Alors, je réfléchis à la signification de ce prodige : « Ô toi qui consoles les cœurs anxieux, Dieu, envoie un mortel qui me conduise hors de ce lieu de tourments vers la société des hommes, afin que je ne meure pas ici, si misérablement. Au milieu de

ces pensées, un horrible bruit parvint à mes oreilles, comme celui d'un grand arbre qui tombe avec fracas, frappé de plusieurs coups de hache ; et en présumant que des hommes étaient là en train de fendre du bois, je me rapprochai de ce bruit ; et, alors que tous mes sens⁴ // étaient aux aguets de tous côtés, mes regards tombèrent soudain sur une Bête horrible et immonde, présentant un aspect humain, couverte de blessures et de plaies innombrables, la chair en lambeaux ; plongée dans un profond sommeil, elle était couchée au pied d'un hêtre. En l'apercevant, mes yeux cessèrent de voir pendant un certain temps, jusqu'à ce que les esprits qui nourrissent l'âme et fortifient le corps pour les durs travaux, aient quitté le cœur où ils avaient été repoussés et soient retournés à leur place habituelle et qu'une vigueur toute neuve me donna l'audace de rechercher ce que présageait la venue de cette bête féroce et quelle était sa nature. Aussi, après mûre délibération, je m'approchai et tendis la main droite, mais à peine avais-je porté le doigt sur les plaies que l'affreux animal, sortant de son sommeil, lança les paroles suivantes : « Quel hôte inhabituel se présente ici ? Ce lieu désert n'a été foulé par aucun pied humain pendant vingt lustres. Approche, je t'en prie, si tu es un homme, et si tu as quelque pitié, et jette les yeux sur mes plaies grouillantes de vers. Je suis *l'humanité*, grâce à laquelle tu as reçu tout ce qui a de la valeur en toi, un corps beau, un esprit distingué, une science parfaite, une rare perspicacité et d'autres qualités innombrables. Je gis ici, comme tu le vois, percée de traits nombreux de malheurs et de peines ; mais dans la voûte du ciel, des flèches sont apprêtées, qui enverront des supplices et des tourments beaucoup plus cruels, ce sont celles que l'atroce Saturne, obéissant sans doute à la volonté du Créateur, lancera bientôt sur moi. Car, en 1484, cet ennemi de la nature et de toutes les créatures, dépassa Jupiter à son insu, pendant que ce dernier allait à la rencontre du Scorpion dans la maison de Mars, et pendant leur conjonction, le couvrit de façon si inique qu'aucun rayon salutaire de Jupiter ne peut plus me toucher. Il est d'usage, depuis des milliers d'années, que toutes les disputes et contestations que les dieux d'en haut entament ou agitent entre eux, // tombent en même temps sur moi, malheureuse que je suis. En conséquence, cette épouvantable conjonction astrale me marquera au fer rouge d'une empreinte qui ne s'effacera jamais. Voilà, dis-je, le mal que mon cœur devine, tel que je n'ai jamais rien éprouvé de pire, de plus terrible ni de plus cruel ». À peine eut-elle fini de parler, que l'ennemi mortel envoyé du ciel, se glissant insensiblement et sans bruit dans son corps, m'attaqua : au milieu du front crût une corne, d'où s'échappa, comme d'un phlegmon [apostema]) purulent tout juste incisé, un flot d'humeur puante. Ensuite, après que l'engourdissement qui avait touché mes yeux se fut propagé dans le reste de mon corps, je dirigeai mon regard en direction de mon membre viril, entièrement couvert d'une espèce de croûte extrêmement dure, comme celle d'un fourreau ; et comme ma raison ne m'était d'aucun secours, ni pour comprendre ni pour interpréter ce prodige inconnu, qui me donnait envie de vomir, alors même que disparaissait peu à peu le désir immodéré de connaître et de pénétrer la disposition de ce mystère, les formes et la nature de la maladie, je pris mes jambes à mon cou ; la course dissipa en peu de temps tous les nuages dus à mon inquiétude. Sortant de la forêt, je m'élançai et arrivai, à peine deux heures plus tard, près des terres des Étrusques, chez qui tout ce qui est nouveau est en

⁴ Texte non paginé.

honneur. La renommée avait annoncé que deux très puissantes armées allaient combattre l'une contre l'autre non loin de là, pour la liberté de l'Italie. Je me souvenais aussi que dans tout pays, l'arrivée d'un peuple étranger, outre qu'elle est cause de guerre, apporte non seulement la peur, la dévastation des campagnes, la famine, les incendies, la destruction et autres calamités, mais qu'elle laisse derrière elle des dommages particuliers, des maladies jusque là inconnues. J'eus alors l'idée de me rendre en hâte dans le camp des ennemis, pour voir si cette hideuse peste était là aussi devenue la compagne des soldats, d'où on pourrait conjecturer que l'espèce humaine tout entière serait exposée à sa souillure, et que les prédictions faites peu de temps auparavant sur les bords du Tibre seraient accomplies. Cependant, guidé par le son des trompettes et le bruit des chevaux, // je portai d'abord mes pas en direction des vallées et des collines toutes proches où étaient réunis les escadrons et les cohortes. Par hasard, à ce moment, une trêve avait été déclarée : d'un côté, nos ennemis, les légions de Charles roi des Français, qui tentait d'assujettir l'Italie à sa puissance, de l'autre, les armées du Divin Maximilien, Empereur et prince des Insubriens, qui s'efforçaient de délivrer l'Italie en repoussant les agressions des Français, me permirent de parler, de manger et d'avoir d'autres échanges. Profitant de cet avantage, j'accompagnai des amis et des connaissances pour observer les souffrances, les peines et les misères des camps et pour repérer cette maladie inconnue et fatale ; je ne passai devant aucun lieu, devant aucun endroit du camp, sans l'examiner avec une attention redoublée, jusqu'au moment où (oh ! douleur !) je me heurtai à cet abominable ennemi, destiné à plonger la triste humanité dans l'affliction et la mort, et à la déchirer en des supplices de tous genres. O ! y-a-t-il objet plus horrible et plus abominable qui se soit jamais présenté aux sens ? Il est difficile de dire et presque impossible d'imaginer quelle masse de boue, quelles souillures, pourritures et ordures, quelles tortures dues aux douleurs s'abattirent sur un grand nombre de soldats ! Certains furent atteints du sommet de la tête jusqu'aux genoux par une espèce de gale [[scabies](#)] horrible, squameuse, continue, sale et noirâtre, n'épargnant aucune partie de la face (sauf les yeux), ni le cou, la nuque, la poitrine ou le pubis ; mais ils devinrent si repoussants et si abominables à voir que tous leurs compagnons d'armes les abandonnèrent et les laissèrent dépérir au grand air dans les plaines vastes et nues , sans autre espoir que la mort. D'autres firent cette gale par endroits ; elle était beaucoup plus dure que l'écorce des arbres, et elle siégeait sur le sinciput, le front, le cou, la poitrine, ou sur l'occiput, les fesses ou d'autres parties du corps, et on ne pouvait pas la détacher avec les ongles sans causer de très grandes souffrances. D'autres eurent les membres couverts de verrues [[verruca](#)] et de pustules [[pustula](#)] en quantité innombrable. Mais chez plusieurs, // la face, les oreilles et les narines se couvrirent d'espèces de pustules épaisses et rugueuses, allongées en forme de durillons, ou plutôt de petites cornes, qui crevaient en laissant échapper un liquide purulent, semblables à des dents sorties de leurs alvéoles. Mais, alors que ces malheureux auraient dû être plaints, ils provoquaient le rire et la dérision sur leur propre mal. D'autres au contraire, ne se laissaient pas aller au rire et à la plaisanterie, mais ils pleuraient, gémissaient et s'apitoyaient sur les ulcérations de leur membre viril ; ils attirèrent sur eux la pitié et la commisération de paysans et de gens simples (car tous les autres, qui avaient quelques lumières, se détournaient de ce spectacle horrible et fuyaient ce mal affreux) ; les premiers abandonnèrent leurs charrues et leurs champs vinrent en foule avec des poignées d'herbes dont ils exprimaient le suc sur les membres languissants et couverts de verrues ; beaucoup

de ces barbares appliquaient de l'encre de cordonnier ou, selon l'ingéniosité de chacun, d'autres remèdes qu'ils jugeaient capables d'apporter un bénéfice et de restaurer la santé. Mais aucun de ces moyens n'eut de résultat ou très peu, et la maladie elle-même, ne se contentant pas de ce nombre réduit d'hommes à qui infliger les tortures des souffrances, répandit le venin contagieux sur l'assistance nombreuse composée d'Italiens, d'Allemands, de Suisses, de Vindeliciens (**Roumains ?**), de Rhètes, de Noriens, de Bataves, de Morins, d'Anglais, d'Espagnols et d'autres rassemblés par les hasards de la guerre. Les chirurgiens, dont l'activité est généralement due à la témérité plus qu'à l'expérience, mais qui espèrent en tirer honneurs et profit, jetèrent les malades dans des tourbillons de douleurs et de faiblesse encore plus grands, en essayant de chasser ce poison par des bains, la suée, des onctions sur tous les membres, avec des eaux, de l'alun, du vitriol blanc et d'autres substances acides en décoction, et ils agirent de telle sorte qu'il serait impossible de trouver personne plus misérable et plus tourmentée que leurs victimes. Mais ensuite l'infection s'étendit non seulement aux lieux voisins mais presque dans toutes les parties de la terre, et les grands et les puissants, / [\[page suivante\]](#)

les rois et les princes commencèrent à en souffrir ; alors, des médecins populaires, dont l'avidité au gain leur fait embrasser tous les maux du corps humain par un examen d'urine trompeur et qui les fait disparaître à prix d'or, s'efforcèrent d'abord d'expulser cette peste calamiteuse du siège des esprits vitaux et de ramener la santé au lieu où se fabrique le sang⁵ par les moyens habituels pour calmer les désordres de la santé et pour rendre au corps sa vigueur. Mais leur efficacité fut moindre que les procédés incertains des premiers ; aussi, l'esprit se tourna vers la recherche et l'invention de nouveaux genres de médicaments, au cours desquelles il laissa s'échapper toute l'acuité de l'attention ; celle-ci, inactive et apathique, s'engourdit nécessairement et produisit des résultats beaucoup moins fructueux et moins utiles que ceux dus au zèle des paysans ou à la cupidité des chirurgiens. Sur ces entrefaites, les armées se séparèrent, à la suite de la retraite furtive des Français. Moi-même, avec quelques marchands, je parcourus la Pannonie puis la Sarmatie, de là je revins dans mes pénates, où j'obtins les faveurs de l'empereur ; rien ne me fut jamais plus cher ni plus agréable, aussi bien à cause de la grande connaissance que ce prince très Clément a de plusieurs disciplines, que du voyage même qu'il fit avec la plus grande curiosité, car le commandement et l'art de la chasse sont chez lui une science innée ; il a des mœurs élégantes, de l'instruction, une sagesse divine, de la prudence et de la modestie, et toutes les autres vertus. Car chez soi, au milieu des caresses et des baisers de ses parents, on ne trouverait rien de tout cela ; c'est pourquoi notre Empereur, à moins d'en être empêché par les importantes affaires du gouvernement ou de ses vastes états, reste rarement en repos. Et puisque le sort m'avait fait le familier et le compagnon d'armes d'un si grand prince, je pensais qu'il ne fallait m'endormir chez moi, mais au contraire continuer à le suivre dans ma Bavière natale, pour acquérir de jour en jour et d'heure en heure plus d'expérience dans les domaines que je ne connaissais pas, et pendant quelques années, partout où il allait, je me suis efforcé // de me tenir le plus près possible de lui. À cette époque, tout allait bien et comme je l'avais décidé, jusqu'à ce que cette horrible chose

⁵ C'èd le foie

transportée à travers toute l'Allemagne, rôdant par les villes, les places-fortes, les villages et les fermes, me tomba dessus à l'improviste alors que je me promenais dans la campagne d'Augsbourg ; elle commença par ficher sa flèche vénéneuse sur le gland de mon membre viril, qui, à la suite de la blessure, se tuméfia au point que je ne pouvais l'enserrer de mes deux mains. Aussi, terrorisé et affligé, je revins à la ville, à mon domicile habituel, où, dans le doute, ne sachant si je devais découvrir la chose à mes amis ou la passer sous silence, je m'abstins quelque temps de sortir en public. Comme cela arrive souvent, les amis et obligés qui me rendaient visite, ayant peut-être soupçonné d'après le changement de mon teint quelque infirmité ou malheur, me demandèrent avec prévenance ce qui me bouleversait à ce point ; et comme je n'avais pas osé dire cette chose dangereuse que je dissimulais depuis longtemps par honte, vaincu enfin par leurs prières, je découvris la nécessité de recouvrir la vérité d'un voile, et je dis que j'avais été assiégé par une maladie virulente, que les nations appellent « mal français ». À peine ce mot eut-il franchi mes lèvres que mes amis les plus intimes me tournèrent le dos comme si des ennemis se précipitaient sur eux l'épée à la main, et ensuite ils négligèrent les devoirs de l'hospitalité et de l'amitié. Cette infidélité provoqua une nouvelle affliction au plus profond de moi. À cette époque et depuis, me dis-je, j'ai souvent déploré avec de fréquents soupirs, la vanité, les tromperies, les fourberies et la perfidie de cette humanité mortelle, mais puisque j'étais le seul de tous les faibles êtres du monde à n'avoir pu puiser dans la masse des honneurs plus de fermeté, de constance et de solidité qu'on n'en attend d'un cours d'eau, je quittai sans regret la fréquentation de la société et des fastes de la cour et je me jetai dans les prisons de la solitude. Cependant, après m'être libéré des devoirs de mon office et de ma charge militaire, ce qui généralement détourne la pensée des douleurs poignantes et calme autant que possible tous les troubles des maladies, la tuméfaction du gland se résolut en mille fistules d'où s'écoula continuellement pendant environ quatre mois une espèce de sanie purulente. // Comme je n'avais pu arrêter par aucun médicament cette suppuration qui descendait dans le pénis et les testicules, et les ulcérait en grande partie, j'eus recours à un l'habileté et à l'art d'un empirique futé, qui mit une poudre ([diapasma](#)) sur l'ulcère et me causa une telle douleur que je ne fus plus maître de mon corps. Cependant, grâce à cette poudre, de quelque nature qu'elle fût, le principe pestilentiel fut subjugué en vingt-quatre heures, il se retira de ce lieu suppuré et circonscrit et fit sortir des verrues en beaucoup d'endroits dispersés à la superficie de la peau ; mais ayant trouvé là un territoire plus vaste, la maladie résista et ne put être chassée ni par le savoir-faire des grands et illustres médecins, ni par la vertu des médecines. Dans ces circonstances, je fis venir des foules d'hommes cupides et de charlatans, pour qu'ils essayent de vaincre en même temps l'opiniâtreté, l'audace et l'insolence de l'ennemi. L'un d'eux, plus téméraire que les autres, qui avait été autrefois tailleur, mais qui, n'ayant pas tiré suffisamment de profit de son métier, avait embrassé la profession de médecin, m'exhorta à ne pas perdre courage : lui seul pouvait mettre l'adversaire en fuite et me remettre à neuf avec ses remèdes⁶. Espérant recouvrer la santé, je lui confiai ma vie. Il se trouva d'aventure qu'il avait dérobé à quelqu'un un emplâtre composé de vif argent, d'alun calciné, de résine de pin, de céruse, d'or et d'argent lithargiques, de mastic, d'oliban et de cire blanche ; auparavant j'aurais eu une horreur absolue d'un tel procédé. Mais puisque je

⁶ Trad. incompréhensible de Dulieu : couenne de lard

fermais les yeux sur le vol, cet homme qui avait remarqué qu'après un laps de temps assez court l'emplâtre devenait liquide, en oignit tout mon corps deux fois par jour près d'un fourneau chaud. Et son opinion ne le trompa pas, puisqu'au septième jour il me remit à neuf et me rendit lisse et poli sur tout le corps. Quand cela fut fait, je mis le pied à l'étrier et voulus suivre l'Empereur, comme auparavant. Mais je n'étais pas encore arrivé à lui que je sentis les restes des forces ennemies dans les jambes : la douleur y fut à nouveau si forte que je ne pus ni me mettre en selle, ni vaquer à d'autres déplacements. Sur le gras de la jambe apparurent peu à peu des tubercules [tuber] //presque aussi durs que des pierres. D'où de nouvelles angoisses, un traitement beaucoup plus pénible et des soins continuels, car des médecins célèbres et honorés pour leurs titres et leur savoir, qui ne veulent pas porter de mauvaises odeurs à leur odorat nourri de parfums ni souiller par les impuretés des plaies leur sens du toucher que l'or a toujours soigné, mettent dix mois pour obtenir un résultat. Quant aux pharmacopoles mêmes, ceux qui connaissent tout, qui recherchent leurs médecines sur le mont Caucase et les Alpes Caspiennes, ou bien qui les récoltent sur les bords du Nil et du Gange, ou qui se les procurent auprès des Sauromates et des Scythes, ils ne donnent pas leur temps pour rien. Ainsi à cause de l'avarice de tels hommes ou plutôt à cause de leur insolence et de leur cupidité, quel est celui qui ne se ratatinerait pas au lieu de recouvrer sa santé antérieure ? À moins que les dieux n'aient décrété que cette divine espèce d'hommes⁷ qui usurpent à leur profit une divinité excessive, au mépris des dieux mêmes, doive en ces tristes temps décroître en talent et s'envelopper d'épais nuages d'aveuglement et d'ignorance, au point de devenir incapable de secourir l'humanité souffrante dans cette maladie, jusqu'à ce que son crime d'une si grande insolence ait été châtié. Je recherchai l'aide ou le secours du premier venu. Les uns me dirent qu'ils ignoraient complètement la chose ou bien par la diversité de leurs opinions et leur manque d'accord, ils exposèrent mon esprit à de terribles ambiguïtés et erreurs : plongé pendant près de deux ans dans un fleuve de souffrances, de tumeurs et d'ulcères, je ne pus par aucun moyen en sortir ni accoster sur la rive de la santé. C'est pourquoi si je voulais restaurer mes forces antérieures, sortir du fleuve de douleurs et d'anxiétés, il fallait que je puisse recruter à n'importe quel prix des hommes issus des régions barbares (car les dieux ont décrété que seuls les paysans et les barbares peuvent soigner cette maladie) ; je demandai à ces hommes grossiers, ces paysans, marchands d'huile⁸, embaumeurs, cordonniers, moissonneurs, cantonniers d'inciser avec leurs couteaux ces tubercules, signes annonciateurs d'un grand nombre de plaies horribles et malsaines, // de les vider de ce poison ou d'expulser ce dernier à l'aide de pilules, d'onguents, de cérats et de tous les remèdes possibles ; et assurément c'est grâce au zèle, aux soins et à la diligence de ces paysans et hommes simples que je me rétablis (après beaucoup de peine et de temps), alors que cette calamité m'avait touché pour la seconde fois et d'une manière très cruelle ; ainsi, je pus reprendre mes activités habituelles et poursuivre mes fonctions de secrétaire auprès du roi, tout en montant à cheval à la perfection, mais cette joie fut de courte durée. Car celui qui voudrait suivre ce prince dans tous les endroits, devra accepter les désagréments des logements et des mets insipides, à cause des voyages nombreux et variés, et devra apprécier d'aller par monts et par vaux

⁷ Il s'agit des médecins.

⁸ Oletarius : néologisme ?

; comme je restais rarement dans l'arrière-garde de l'empereur, je fus forcé d'user de ces mets dont ma nature a horreur, et souvent je ne pus combler mon ventre que de vin miellé pris dans des cabanes de paysans ; je fus épuisé, ce qui provoqua une inflammation générale du corps ; mes forces ne purent résister aux mauvaises humeurs qui progressivement apparurent pour la troisième fois, me firent quitter mon office et finirent par m'accabler complètement. Lorsque je me rendis compte que la fortune adverse ou que des destins jaloux s'irritaient à ce point contre moi et me criblaient de traits de feu, que la maladie était en recrudescence, qu'aucun conseil ou secours humain ne se montrait, et que par mes absences qui m'éloignaient de mon seigneur, je négligeais fonctions et dissipais ma fortune, je me dressai contre cette fatalité divine : je m'armai de tout mon courage, de toute ma force et de toute mon énergie, et j'envoyai ces armes au fin fond de mon imagination et dans les réceptacles de la pensée de mon esprit, pour voir si je pourrais enfin me munir de remèdes qui me protégeraient comme des boucliers contre une adversité de cette espèce ; en quelques heures à peine, avec diligence, mon esprit réunit une panoplie d'armes fournies par la mémoire, la science et l'expérience, et pendant qu'il les explorait, il tomba sur une espèce de cassette renfermant un grand nombre d'événements des temps passés ainsi que leurs causes ; à partir de là, l'on pouvait réfléchir à l'origine de cette souillure et voir de quelle source elle émanait : était-ce la volonté des dieux, l'œuvre des astres, une machination des destins ou un jeu de la fortune ? //

Par quelle voie cette souillure atteint les hommes, quelles parties du corps elle torture de préférence, avec quelles armes médicinales on peut protéger la fragilité humaine de la violence des divinités irritées? Voilà les questions qui se précipitèrent en grand nombre. Fort de la certitude des faits, je suis un des premiers à oser dire que cette [peste squarreuse](#) qui afflige si cruellement l'humanité est due à la colère et à la vengeance des dieux , puisque le vice l'emporte sur la vertu, le crime est loué, la religion tournée en dérision, la justice méprisée, la loyauté violentée, le respect de la parole trahi, l'innocence est coupable, le courage, la tempérance et d'une manière générale toutes les autres vertus méprisés. Parmi les hommes de notre temps on ne considère comme bon, juste et honnête que ce qui combat sans cesse la bonté et l'honnêteté, et l'aveuglement est tel que l'homme ne craint plus guère la rigueur de ces châtiments que notre père au ciel, jusqu'à présent si clément, lui a cependant infligés à cause de ses fautes. Ce nouveau fléau sévit avec une cruauté telle que s'il ne peut être apaisé, et qu'il soit suivi de maux encore plus graves, on peut estimer que c'en est fait du genre humain. Et si on voulait le nier, il y aurait immédiatement une foule d'arguments contraires. En effet, dans les siècles précédents, il n'y eut aucun homme qui fût assez pur, honnête et sans tache, pour demeurer à l'abri des inconvénients des malheurs et des afflictions ; et dans ces temps là, les excès communément dus à la fragilité humaine, l'insolence, l'amour excessif des richesses, l'injustice, la jalousie, furent punis par des châtiments adaptés à chacun d'eux, soit par des déluges, des incendies, des attaques de sauterelles ou de guêpes, soit par des famines, des fléaux et des pestes. Or, notre époque est non seulement déjà affaiblie par ces châtiments qui s'abattent tous ensemble au même moment sur nous, mais elle est châtiée par des misères et des épreuves bien plus cruelles encore. Il faut en déduire que notre vie est salie, souillée

et dépravée par des vices plus impies que ceux de nos ancêtres ; c'est à cause de cette dépravation que ce mal cruel et le plus horrible de tous nous a été imposé.

Personne cependant n'ira nier ce que j'ai pensé devoir inférer en second lieu, à savoir que la nature et les astres mêmes // ont concouru à engendrer ce mal, parce que les rencontres d'astres errants ont des effets puissants et terribles ; voici quelques années, des conjonctions astrales inhabituelles ont eu lieu et un peu avant, l'*humanité*⁹ dans la forêt a affirmé qu'elle craignait la rencontre de Saturne et de Jupiter dans le Scorpion ; il faut donc démontrer clairement que la cause de notre malheur a été fournie par une position des astres identique. C'est, dis-je, une opinion banale et commune chez tous les bons astrologues que Jupiter est le père, le protecteur et le gardien du sang et de tout l'esprit vital (bien que d'autres attribuent ce rôle à Phœbus-Apollon), que Saturne engendre, protège et conserve l'humeur mauvaise et nuisible appelée mélancolie ou bile noire, et que Mars engendre une bile dite colère : depuis que Saturne, froid et sec, s'est trouvé plus haut dans le royaume de Mars et a dominé Jupiter, et que Mars, en tant que chef et arbitre de ce combat, a abandonné Jupiter et porté secours à Saturne, ils ont mêlé leurs principes pestilentiels aux humeurs saines de Jupiter, qui sont essentielles à la vie des êtres animés, et ont profondément altéré leur nature originelle en leur donnant en partage l'inflammation, la corruption, la putréfaction et le poison qui cause la mort.

Voilà quel est notre unique ennemi mortel, que j'ai si souvent nommé l'œuvre pernicieuse de Saturne et de Mars ; il s'est d'abord porté sur les parties du corps soumises à Jupiter, comme on le constata chez les Français (car ce sont eux qui paraissent avoir ressenti cette maladie avant tous les autres mortels, ce qui la fit nommer en premier « mal français » du nom de cette nation), en prenant possession du foie, sans tumulte, sans bruit, sans violence. Car c'est le propre de la nature de cette maladie de ne pas causer de lésion immédiate, mais seulement après un sursis de trois mois (pendant tout ce temps elle est aux affûts et attend le quatrième mois comme étant le plus favorable pour lancer une violente attaque contre toutes les autres parties du corps) ; et quand le poison s'est bien établi dans cette place-forte capitale du corps [foie] et qu'il s'est fortifié contre toute agression éventuelle, il tourne ses machines de guerre avec la plus grande véhémence et cruauté contre les lieux voisins où siègent le cœur, le poumon, la rate et les testicules. Ces lieux une fois infectés, il dirige ses atroces machines de guerre contre les places-fortes plus élevées où préside la raison // et continue à infecter les veines, les artères, les nerfs, les membres, les muscles, les articulations, les os et la chair, jusqu'à ce qu'il ait soumis toute la puissance de l'âme à son joug intolérable. Cela fait, lorsque toutes les parties internes obéissent à l'ennemi, le poison tend un guet-apens contre les parties externes du corps. Il déclare ainsi la guerre aux médecins eux-mêmes, en montrant à la superficie de la peau, comme un étendard de haine et de dissension, une petite verrue, unique, qui à la fin du cycle de la lune, devient une grande pustule, et qui, en deux ou trois mois, persistant à un endroit quelconque du corps, laisse sourdre continuellement un suintement vénéneux. Tourmentés par ce signe, les médecins s'efforcent de le combattre et mettent en branle toute la force des médicaments pour le détruire ou le supprimer ; mais,

⁹ Retour au début de la narration

impuissants à lutter contre cette nuisance, ils sont contraints de conclure un pacte honteux avec l'ennemi : c'est comme s'ils acceptaient pendant un lustre de le laisser entièrement libre d'exercer sa tyrannie contre la pitoyable humanité, de la percer de coups, de lui ôter la vie, de la briser. Ce pacte est si solide entre eux que jusqu'à ce jour je n'ai jamais rien entendu ni vu de plus stable ni de plus constant : effectivement pendant près de cinq ans, le malade souffre tant qu'il ne peut être soulagé par aucun traitement suivi et bienfaisant. Parfois, quand cette première pustule se ramollit ou disparaît d'elle-même, d'autres, en très grand nombre, font éruption sur tout le corps, à la superficie de la peau, avec des formes les plus variées, comme je l'ai observé précédemment chez les Français. Personne ne met en doute que chez les mélancoliques les pustules sont plus grandes, plus putrides et plus fétides, et qu'elles sont noires et rugueuses à cause de l'humeur noire qui, à la suite de l'accumulation de sang vicié et de bile enflammée, s'élève en un grand amas sale, poussée par la nature hors des parties vitales vers l'extérieur. Chez les bilieux, elles n'apparaissent pas beaucoup plus petites, car elles ont parfois la taille d'un palet, mais elles sont plus dures, noirâtres et sèches, elles racornissent la peau de manière étonnante // à cause d'une surabondance de chaleur, due sans aucun doute à un excès dans la qualité de l'esprit colérique, qui brûle tellement le sang vicié que la croûte, en quelque sorte rôtie, ne peut plus rendre aucune humidité. Aussi les malheureux éprouvent-ils de grands tourments, comme si on approchait un tison de leur peau. Ces suintements humectent fréquemment les chemises et tous les autres linges dit de corps d'un liquide immonde, tenace et visqueux, et la sueur émise par ceux qui sont infectés par ces formes de la maladie est comparable à de la glu. Dans cette maladie, on rencontre toutes ces formes, et en particulier le fait que toutes les psoros placées par la nature aux extrémités du corps chez les pituiteux et les sanguins présentent à la tête un aspect noir et dur, bien que chez beaucoup de gens, elles blanchissent et présentent une peau molle quand on les tâte. Cependant cela arrive rarement. Selon les constitutions des corps, les humeurs diffèrent en variété, quantité, qualité, taille, gravité ou légèreté ; par exemple, les phlegmatiques sont beaucoup moins tourmentés par cette gale [scabies] et en souffrent moins. Chez eux les pustules sont moins étendues, moins nombreuses et moins rugueuses, leur suintement tachent moins les linges et les vêtements; certes, quand on les presse un peu entre les doigts, il en sort une humeur blanche, à cause de l'excès de pituite, mais qui ne provoque pas beaucoup d'effroi ni chez ceux qui en sont atteints ni chez ceux qui l'observent. Les sanguins supportent ainsi plus patiemment leur mal, ils rient et se moquent d'eux-mêmes, quand au milieu des festins, ils ramassent sur la table la sanie qui s'écoule spontanément de leurs verrues humides : la seule chose qui les gêne est qu'ils souillent jour et nuit leurs vêtements de cette humeur sanieuse. À partir des cas précédents, il est clair que ce genre de maladie cruelle se présente sous quatre formes particulières, qui semblent les différencier en quantité et en qualité de toutes les autres espèces de pustules, verrues et gales, comme elles semblent se différencier entre elles par le fait que dans chaque espèce plusieurs humeurs errent et que sous leur action habituelle on voit sortir un cal ; les causes de ce fait sont restées inconnues jusqu'à ce jour et les traitements impuissants. J'en ai fait l'expérience sur mon propre corps : lorsque j'ai voulu porter secours à mon foie enflammé avec des remèdes réfrigérants, j'ai provoqué de grandes douleurs de tête ; puis, quand j'ai essayé de freiner l'humidité excessive du cerveau avec des médicaments siccatifs, mes intestins se sont enflammés davantage ; il en fut ainsi jusqu'à ce que

par moi-même j'eusse bien examiné une à une toutes les indications de la maladie et qu'après de nombreuses inquiétudes et bien de souci pour mes affaires, j'eusse commencé à porter une attention plus acérée et plus circonspecte à mon état de santé. Croyez-moi, cette maladie est beaucoup plus grave que je ne le pensais. En effet, j'ai pensé devoir placer en troisième position le fait suivant : lorsque l'ancienneté [du mal], sa nature ou la force des médicaments ont fait disparaître toute la souillure externe, et que tous estiment être délivrés de la tyrannie du mal, de ce flot d'ordures émergent de nouveaux petits foyers de douleurs qui se manifestent dans les veinules, les artères, dans les membres et dans les articulations : chez certains elles provoquent de si grandes souffrances qu'ils passent leurs nuits, quarante, soixante, cent nuits, sans pouvoir dormir. Les uns, ayant perdu le sommeil, ont des maux de tête jour et nuit, d'autres ressentent des élancements et une pesanteur impossibles à décrire dans les omoplates, d'autres dans les coudes, dans les genoux, dans le gras des jambes, et d'autres enfin dans toutes ces parties en même temps. Ces derniers ne peuvent pas se tenir debout, ni marcher, ni faire un quelconque travail. Et la cause en est que, pendant que ce poison attaque le corps de la manière dont j'ai dit, la nature pousse vers les extrémités une grande partie de la substance nuisible, et en consumant le reste, elle s'épuise dans ce travail qui devrait être réservé à la digestion des aliments. Toute la région des intestins se remplit alors de mauvaises vapeurs, alors que des exhalaisons légères et fines s'échappent vers le haut quand le fleuve d'excréments a été chauffé et desséché ; mais de cette pourriture, des vapeurs épaisses (comme les fumerolles des lieux marécageux) remontent vers la tête ; elles sont si fréquentes certains jours qu'on dirait que la tête va éclater, surtout la partie postérieure, qui est complètement dépourvue de conduits ou d'ouvertures pour laisser échapper la fumée. Cela explique que la nature peut moins se protéger contre les vapeurs de mauvaise qualité à cet endroit que sur le devant de la tête où elle rejette la plus grande partie des substances nuisibles par les trous des narines. L'occiput apparaît donc comme un corps absolument compact. // Dans ces chocs et ces répercussions fréquentes d'exhalaisons qui frappent le cerveau, tout le phlegme contenu dans la carapace de la tête, descend peu à peu et gagne les veines les plus proches en même temps qu'une vapeur subtile, jusqu'à la nuque qu'on ne peut parfois plus ni fléchir, ni redresser. Ensuite descendant vers les omoplates, il y provoque une telle pesanteur que l'on croit porter une meule sur les épaules, jusqu'à ce que la chaleur résolve cette masse visqueuse, et envoie la partie plus subtile vers les artères et les nerfs les plus fins, la partie plus épaisse vers les veines et les articulations plus grosses. Cela produit des oedèmes [inflatio] aux coudes et aux genoux et des tubercules à la crête des jambes, là où la substance peut être progressivement retenue. Cette chaleur aiguë, pénétrant dans ces lieux jusqu'à la substance vive, produit les souffrances dont nous avons parlé, qui, en temps de gel, torturent davantage la nuit que le jour, car par antiparastase [opposition] ce qui est chaud et aigu devient alors plus chaud et plus aigu. Ce désagrément est habituellement suivi du troisième accident : l'ulcération. En effet ou bien les petits tubercules se rompent d'eux-mêmes, et après un long temps, l'humeur indurée, qui est acide et corrosive, se résout et ronge tout le pourtour du lieu ulcéré ; cela provoque ensuite des plaies profondes, horribles et incurables, qui durent parfois deux, trois ou cinq ans, et mettent les os à nu chez plusieurs. Ou bien des bouffons, des tisserands, des barbiers, des batteurs de métaux, des vitriers, des peaussiers, des serruriers, des tailleurs, des cordonniers et d'autres petites gens de tout genre,

sortis des cabarets, des tavernes et des lupanars les plus sordides, faisant profession de soigner cette maladie, s'efforcent de chasser l'ennemi avec, pour lances et flèches, des onguents et des cataplasmes, et leur intervention fait que les ulcères redeviennent suintants et sales et font souffrir sans arrêt. Lorsque les malades désespérés, croyant que les médecins et les praticiens ont fait un pacte avec la maladie, décident de payer plus cher ceux qui veulent les soigner, ils attirent toute une troupe d'artisans et de bourreaux de tout genre, fossoyeurs, bouffons et parasites, qui affluent et portent sur les corps mutilés des mains inexpérimentées dans l'art de guérir. Leur impéritie cause des troubles si grands que la langue humaine // est impuissante à les dire, bien plus peut-on à peine les imaginer en pensée. Voilà, dis-je, j'ose l'avouer, le genre de souffrances que ces imposteurs occasionnent en desséchant les pustules, en nettoyant les plaies, en enlevant le pus et en faisant semblant de rendre la santé ; cette délivrance provisoire fait naître la dernière des calamités, toute particulière et plus redoutable que le poison même ; à cause d'elle ces larrons et assassins de la vie humaine devraient être châtiés par le glaive, la croix, le bûcher et la noyade, et être condamnés aux pires châtiments dans toutes les autres cités, campagnes et villes. Et assurément, puisque la justice des princes languit et que le savoir des professeurs de médecine est exposé aux injures, seul, avec le secours d'un petit nombre de sages, j'emploierai contre cet ennemi dont j'ai souvent parlé les armes de la médecine dont la plupart m'ont été fournies par les ressources de mon propre esprit et de mon expérience, non seulement pour arracher l'humanité affligée de ses mâchoires, mais pour la sortir du fleuve de fourberies et de ruses des faux médecins. Mais avant de marcher au combat, je dois entourer les lieux ennemis par des troupes sûres et fortifier plus solidement les endroits les plus exposés aux douleurs, c'est-à-dire la région voisine des parties génitales, où sont des confluent des veines. Comme cette maladie infecte le corps entier et tous les membres en particulier, elle torture surtout, dis-je, le membre viril, appelé *mentula* par des auteurs reconnus. Aussi, puisque les Grecs ont souvent nommé les maladies du nom des parties sur lesquelles elles débutent ou vers lesquelles les humeurs viciées affluent plus abondamment, comme mentagre, podagre, chiragre, j'appellerai donc sans déraison « mentulagre » ou maladie du membre viril, cette souillure [scorra] qui se manifeste le plus souvent sur ce membre et le fait souffrir plus que les autres parties du corps. Il faut donc élever un grand et vaste rempart de telle sorte que tout le corps, contre lequel la maladie exerce sa fureur, soit à l'abri, protégé et entouré de tous côtés, afin que la pluie ne puisse y tomber ni les vents y souffler ; rien ne pourrait être plus adapté et plus utile à cet usage qu'une étuve, si elle fournit en outre une chaleur modérée ; // c'est de là que les armes de la médecine peuvent agir le plus efficacement, sans craindre les accidents¹⁰ dus à la chaleur du soleil ou au souffle des vents. Lorsque le malade est ainsi entouré de ce rempart, enfermé dans une étuve chaude, il faut sortir en bon ordre les armes préparées par ruse et les diriger contre la partie du corps où l'adversaire est le plus fort et le plus puissant, et qui siège le plus souvent dans le foie ; c'est de là que toute ses forces se répandent dans les autres parties. Qu'on commence donc par briser avec un scalpel les portes du foie, c'est-à-dire le lieu où les veines se rendent au foie ; le sang ainsi émis lors de leur incision

¹⁰ Expliquer au sens médical : imprévu, secondaire

entraînera avec lui une grande quantité d'humeur nocive et atténuera en grande partie l'inflammation, cause première de la maladie. On peut encore sans inconvénient inciser avec un couteau les veines du pied droit (en effet c'est de ce côté que doit se faire la saignée) qui se jettent dans la très grande veine du pied ; avec cette incision, l'élément mauvais descend des parties nobles aux parties inférieures, où le danger est moindre, et plus rapidement on fait cette incision des veines, plus favorable en sont les résultats. Au début, dis-je, la saignée évacue souvent tout ce qui est nocif, mais lorsqu'elle a été pratiquée plusieurs fois avant le début de la maladie, elle sauve beaucoup de monde de ce poison ; mais de même qu'elle est utile à certaines périodes, elle peut aussi nuire parfois, quand l'infection s'est déjà déclarée. De cette manière, lorsque l'ennemi est bouleversé dans les viscères grâce à l'émission de sang, il peut facilement être appelé à la superficie de la peau à l'aide de quelques boissons. Prenez une demi livre de figes fraîches, trois onces de lentilles, une once de réglisse grattée et coupée ; faites bouillir dans quatre livres d'eau jusqu'à réduction de quelques parties. Buvez cette potion avec modération, soit chaude soit froide, à chaque envie de boire. Vous sentirez rapidement que toute la maladie (*scabies*) sort à la superficie du corps et que toute la peau déborde d'impuretés et de pustules. Lorsque cela est fait, buvez le sirop suivant chaque jour de la semaine, le matin, avant de vous lever du lit. Prenez une demi-poignée d'endives, //d'hépatites, de houblon, de capillaire de Vénus, de buglosse, de bourrache, d'oseille ; absinthe, fumeterre, scabieuse : une poignée de chaque ; violettes, roses rouges, bourrache, buglosse : un drachme de chaque ; une demi-once d'orge mondé, autant de réglisse *grattée*, de berbérís, une once de raisins secs mondés, une demi-once de séné mondé, autant d'épithymus, de polypode du chêne, une drachme de graines d'anís, autant de fenouil et de persil. Broyez le tout ensemble dans huit livres d'eau jusqu'à réduction au tiers par décoction, laissez pendant quatre heures, ensuite ajoutez au liquide exprimé une livre de sucre ou de miel, faites bouillir une seconde fois et filtrez. Ainsi tamisée et filtrée, bue avec modération, cette boisson détruira la souveraineté de l'ennemi dans les intestins, c'est-à-dire tout le poison pestilentiel de la maladie, elle le digèrera et le préparera pour l'expulsion. Alors prenez sans tarder des bols ou des pilules qui le chasseront complètement de la forteresse des intestins. Prenez une drachme et demi de pilules de rhubarbe, autant de fumeterre et d'*hermodactiles* ; faites trente pilules et prenez-en sept chaque semaine, si le ventre se relâche facilement ; s'il résiste et se vide difficilement, prenez-en neuf ou bien onze. Lorsqu'on aura continué ces médecines chaque semaine (comme je l'ai dit), pendant deux ou trois mois, en observant par ailleurs un bon régime de vie, en s'abstenant de vin pur, des plaisirs de Vénus et des excès de table, surtout de poissons, de fruits, de viandes humides comme celles de porc, d'agneau, d'animaux châtrés et de tous les oiseaux aquatiques, en ne faisant usage que de poulet, de veau, de chevreau, de chèvre, de grives, de perdrix, de faisans, de petits oiseaux des Alpes assaisonnés de vinaigre, de verjus, de jus de citron, de grenade et d'orange, de vin mélangé avec de l'eau de fumeterre, quelquefois de lait de chèvre avec de l'absinthe et du fumeterre, après une victoire éclatante sur le plus terrible des ennemis, on rentrera au port de la bonne santé. Mais si, à cause de leur grosseur, les pustules persistent plus longtemps sur le corps, on les détruira par des bains astringents, en enlevant au préalable la sueur au moyen de mithridate comme antidote ou de thériaque, qu'on boira avec modération, cinq heures avant le bain, dans du vin coupé d'eau. Mais si la douleur, se fixant aux articulations, perturbe le repos, on frictionnera

les parties douloureuses fréquemment, avec des linges chauffés, à côté d'un four chaud, ou on les frotera avec l'onguent suivant. Prenez: sauge, iris, bétoine, noix de cyprès, mastic, de chacun deux drachmes ; une once d'onguent martial ; térébenthine lavée, graisse de blaireau, de chacun une demi-once ; huile de renard, huile de costus et de camomille, de chacun une once ; bdellium, opoponax, de chacun une drachme ; une demi-drachme de crocus safran, deux scrupules de myrrhe, autant de cire vierge. Cette onction, pratiquée deux fois par jour, matin et soir, calmera tous les tourments des douleurs, sauf si l'humeur corrosive qui peu de temps auparavant avait pris possession des articulations, s'est étendue, si elle a perforé la chair et la peau, à cause de son acuité excessive, et si elle a commencé à mettre les os à nu en rongant tous les lieux voisins. Il faut alors combattre son acuité au moyen d'emplâtres refroidissants et astringents. Prenez deux onces de céruse ; litharge d'or et d'argent, une drachme et demi de chaque ; mastic, oliban, une once de chaque ; trois drachmes de résine de pin, deux onces d'alun calciné, une once et demi de jus de citron ; même poids de cire vierge et d'huile d'olive. Il n'y aura plaie, si grande ou si profonde soit-elle, que cet onguent ne puisse consolider. Il est certain qu'il restaurera la peau et qu'il ramènera dans leur état initial les membres qui avaient été ulcérés. Les ulcérations peuvent être fréquemment lavées avec des eaux acides ou humectées avec des bains astringents, des décoctions d'oseille, de vitriol blanc, d'alun et de sel. Mais s'il se trouvait quelqu'un de si délicat qu'il ne puisse supporter aucun de ces médicaments agressifs, qu'il applique sur ses plaies des eaux de morelle ou de plantain en les aspergeant de litharge d'or ou d'argent, pour parvenir au but recherché, la santé, le plus vite possible. Mais de même que ces médicaments hâtent la guérison des plaies, lorsque la matière corrosive // a été suffisamment expulsée du domicile de l'âme par les boissons, les pilules ou un bon régime de vie, de même ils semblent quelquefois retarder la guérison plutôt que la provoquer, lorsque le flux à l'intérieur du corps n'est pas arrêté par des médecines de ce genre ou lorsqu'il est éloigné du lieu où sont les plaies. Les vertus des emplâtres et des eaux ne peuvent avoir assez de force pour arrêter et suspendre un flux si subtil et si acéré, surtout s'il s'est jeté furieusement sur la chair qui s'est creusée. C'est pourquoi que celui qui est infecté par cette souillure veille d'abord à purger son ventre par les médecines que j'ai énumérés précédemment, ou par d'autres, semblables en quantité et en qualité, selon la constitution de son corps, qu'il nettoie ensuite la saleté des pustules au moyen des bains décrits plus haut, qu'il apaise les douleurs articulaires avec l'onguent approprié, qu'il soigne enfin les ulcérations de la manière que j'ai dite. Il sera plus fort, plus sain et plus vigoureux qu'il ne fut jamais auparavant.

Mais je ne voudrais pas passer sous silence la médecine céleste, la plus utile, la plus salutaire et la plus efficace pour la fragile humanité, et je conseille à tous les mortels, non seulement à ceux qui, atteints par les souillures de ce fléau, ont souffert des tortures indicibles, mais aussi à ceux qui n'ont pas encore goûté l'amertume de la plus vile honte, je leur conseille donc de fléchir par leurs dévotes prières le redoutable vengeur des crimes, le dieu très bon très grand, qui a infligé cette peste à notre pauvre humanité pour la punir des vices les plus honteux dans lequel elle a plongé entièrement. Qu'il sauve des ouragans de la mauvaise santé ceux qui ont été victimes des misères et des ennuis de la maladie, qu'il les ramène dans le port tranquille et sûr de la bonne santé, ou bien qu'il garde les innocents et ceux que la maladie n'a pas atteints sur le rivage de la sécurité.

Assurément, ce prince miséricordieux, qui ne mesure pas la santé selon la quantité et le poids des mérites, mais selon la grandeur et la diversité de sa grâce divine et de sa pitié, averti par la faible lumière de dévotion, de remords et de contrition des malheureuses victimes, répandra sous ses pas des remèdes salutaires qui non seulement mettront les hommes à l'abri de ce poison vénéneux, mais extermineront ce dernier sur le champ.